

## LA BOUCHE PLEINE DE TERRE

УСТА ПУНА ЗЕМЉЕ / USTA PUNA ZEMLJE

BRANIMIR ŠĆEPANOVIĆ

EXTRAIT

Traduit par Jean Descat

*[...] Au point du jour, il s'arrêta pour reprendre haleine. Il ne savait ni combien de temps il avait marché à travers champs dans les ténèbres, ni où ses pas l'avaient conduit. En revanche, il était sûr d'avoir bien fait de descendre du train dans cette petite gare ; désemparé, parmi les rails, les tonneaux de goudron et les coffres de bois, il avait eu raison de céder au désir de s'enfuir dans la nuit, le plus loin possible des hommes et de tout ce qui aurait pu, ne fût-ce qu'un instant, le pousser à chercher aide ou consolation. Il voulait fuir au hasard, s'éloigner du monde jusqu'à ce qu'il fût tout à fait certain d'en être tout à fait détaché. Mais il ne cédait ni à la haine ni à l'envie. Il voulait seulement s'épargner toutes les humiliations auxquelles il se serait autrement exposé, soit qu'il réclamât de la compassion, soit qu'il fût contraint d'en accepter. A mesure qu'il s'enfonçait dans la nuit, poussé par le désir d'aller mourir, comme une bête à l'agonie, en quelque endroit silencieux et désert, il s'efforçait de s'habituer peu à peu à une pensée secrète qui, tout d'abord, lui avait fait peur et honte : ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de trouver le courage de se donner lui-même la mort. Il s'arrêta, fatigué, haletant, dans l'aube nais-*

*sante ; il distingua au loin la masse sombre d'une forêt et, plus loin encore, les cimes dentelées d'une montagne qui ressemblait fort à la Prékornitsa où, il y avait bien trente ans, par une nuit sinistre, il avait pour la première fois pensé à la mort comme à une délivrance. Bien sûr, il ne pouvait pas croire qu'un instinct mystérieux l'eût ramené dans les montagnes de son enfance ; mais il savait maintenant qu'il allait réaliser l'idée qui lui était venue il y avait déjà longtemps : se pendre à un arbre solitaire ou se précipiter dans un gouffre qui, ouvrant son vide ténébreux, l'attendait depuis toujours. Il n'en éprouvait ni peur ni désespoir. Il se sentait tranquille, en parfait accord avec lui-même ; il inspirait profondément l'air frais et écoutait les oiseaux invisibles qui chantaient, au-dessus de lui, dans les hauteurs du ciel.*

Assis dans l'herbe devant la tente, les jambes croisées, près d'un feu parfumé de branches de pin sèches, nous déjeunions d'œufs au lard. Nous mangions sans hâte, savourant chaque bouchée. Quand nous eûmes avalé le dernier morceau de pain trempé dans la graisse, nous essuyâmes nos mains à l'herbe humide et molle et nous levâmes pour inspecter les environs. Le paysage qui, sous nos yeux, se dégageait peu à peu de la brume matinale, nous sembla avoir changé depuis l'été précédent. Au nord se déroulait le fil violet d'une forêt ; tout en bas par-delà les ondulations bleutées d'un vallon, on apercevait les rives abruptes de la rivière. Nous faisons courir l'œil, de la rivière à la forêt, tâchant de découvrir ce changement subtil qui, tout d'abord, nous avait empêché de raccorder l'image de ce paysage simple et familier à l'autre image, gardée intacte par notre souvenir. Ces deux images avaient réellement quelque chose de différent. Apercevant enfin une silhouette humaine, nous comprîmes que c'était elle dont la présence avait troublé l'harmonie et la pureté familière de ce pays désert. Tache sombre et diffuse, l'homme semblait presque irréel. Il ressem-

blait vaguement à un énorme insecte. Il s'était arrêté non loin de nous, et au balancement de ses épaules, avant même d'avoir eu le temps de nous demander d'où il sortait, nous sûmes qu'il venait juste de s'arrêter avec une intention bien déterminée.

*Tout étonné de n'être plus seul, il ne pouvait détacher son regard de ces deux inconnus dont les visages grasseyés, surmontés de chapeaux décorés de trophées ridicules, lui rappelaient irrésistiblement les gens du train qu'il avait fuis et tous ceux qu'il souhaitait ne point rencontrer. Il baissa les yeux vers leurs pieds, cachés dans l'herbe jonchée de coquilles d'œufs, de feuilles de journaux froissées, de boîtes de conserves vides, d'une poêle noire de suie. A côté des fusils de chasse et des cannes à pêche, le petit transistor n'avait pas encore rompu le silence matinal, et l'homme avait l'impression d'entendre le rythme égal de leur respiration. Déjà il avait envie de s'approcher d'eux, de leur demander à manger, de les prier de lui indiquer le chemin du premier autobus ou du premier train. Ce sentiment, qui anéantissait sa ferme décision d'aller au-devant de la mort, était si impérieux qu'il était sûr d'y céder s'il ne se forçait pas tout de suite à tourner les talons et à prendre la fuite. Ecartelé entre ce nouveau désir et la conduite qu'il s'était tracée, il se sentait au bord des larmes. Pour surmonter sa soudaine faiblesse, il leva les yeux au ciel comme s'il priait et concentra toute son attention sur les oiseaux cendrés, tachetés de noir, qui passaient à chaque instant au-dessus de sa tête comme un jet de petits cailloux et s'évanouissaient en fumée dans le ciel rosâtre. Il semblait même prendre plaisir à ce spectacle. En fait, il rassemblait tout son courage pour rebrousser chemin.*

Tandis qu'il nous toisait d'un regard indéfinissable, ni Iakov ni moi ne fûmes capables de dire un mot ou de songer à ce qu'il y avait lieu de faire. Peut-être attendions-nous qu'il rompît

le silence ou fit mine de s'approcher de nous, et donnât un air plus naturel à cette rencontre imprévue. Alors, contre toute attente, il fit volte-face et, secouant la tête comme un cheval bridé, il dévala la pente, foulant l'herbe haute à grands pas maladroits.

*Lorsqu'il se mit à courir, il reçut en plein dans les yeux l'éclat du soleil et, presque aveuglé, trébuchant dans l'herbe épaisse mouillée de rosée matinale, il pensa que les deux hommes le suivaient sûrement des yeux et se demandaient ce qui l'avait pris.*

Nous le regardions en silence et nous nous demandions ce qui avait bien pu lui faire transgresser cette coutume vieille comme le monde, qui exige que lorsque des hommes se rencontrent en un pareil désert, ils passent au moins quelques instants ensemble. Mais cela ne nous troublait guère. Nous n'étions pas là pour voir des gens. Nous n'avions pour cet homme aucune sorte d'intérêt et, bien qu'il fût resté quelques instants tourné vers nous, nous avons déjà oublié jusqu'à la forme de son visage. Nous le regardions s'éloigner de son pas trébuchant, balançant gauchement ses longs bras, et il nous était si indifférent que nous l'aurions certainement oublié pour toujours si, à ce moment-là, nous avions détourné le regard.

*Il n'avait pas honte de fuir. L'avant-veille au soir, dans une clinique de Belgrade, épuisé d'insomnie et d'ennui, contrarié d'avoir dû rester là pour subir de nouveaux examens au sujet de ses maux d'estomac, il était entré dans la salle de garde déserte et, par pur hasard, avait aperçu sur la table en désordre l'histoire de sa maladie: en quelques mots latins laconiques elle lui annonçait qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre; depuis, il fuyait sans savoir pourquoi. A vrai dire, il ne se rappelait pas ce qu'il avait éprouvé en faisant cette décou-*

*verte. Peut-être n'avait-il rien ressenti du tout. Tout ce qu'il savait, c'est qu'en pantoufles, dans son pyjama imprégné d'une triste odeur de sueur et de médicaments, il était sorti en courant dans la nuit et avait regagné son appartement de la rue Birtchaninova, s'y était enfermé à clé et avait passé presque toute la journée du lendemain à essayer de chasser de ses yeux l'image de son corps se décomposant lentement dans les souffrances et la puanteur. Il s'était vainement efforcé de pleurer pour du moins diluer dans ses larmes cet affreux spectacle. Et puis il avait pensé à ses parents, morts depuis longtemps, à son enfance et à son pays natal, et ses yeux s'étaient aussitôt éclaircis, comme sous l'effet d'une lumière salutaire. C'est peut-être cela qui l'avait incité à partir tout de suite, par le premier train, à aller au Monténégro chercher paix et consolation. Or la nuit précédente, lors de son voyage à travers d'immenses ténèbres glacées, entouré de gens qui suaient, mangeaient et chantaient, il avait soudain compris que dans la mort, qui était désormais son unique certitude, il devait être seul ; alors, rassemblant sa force et son courage, il avait fui ; et, tombant par hasard sur ces deux chasseurs, il venait de réaliser que s'il voulait régler en homme ses comptes avec le destin, il devait renoncer à tout ce qui liait encore son âme à l'existence ! Maintenant, en dévalant cette pente herbeuse, c'est en réalité lui-même qu'il essayait de fuir ; il luttait à chaque pas contre la tentation de s'arrêter et de revenir vers ces deux inconnus : n'était-ce pas la providence qui les avait mis là pour rendre moins cruel ce jour terrible qui était sans doute son dernier jour ? Pour ne pas céder, il s'efforçait de ne penser qu'à l'arbre qui avait poussé pour lui, au gouffre qui l'attendait, là-bas loin.*

Soudain, cédant à je ne sais quel mouvement irrésistible, nous nous lançâmes tous deux à sa poursuite. De façon tout à fait imprévue, et pourtant comme si nous nous fussions donné le mot. Nous voulions seulement lui expliquer qu'il était stupide

de se sauver et que, s'il avait des ennuis, nous ne demandions qu'à l'aider. En somme, nous avions les meilleures intentions. Nous voulions lui éviter d'être ridicule et pitoyable jusqu'au bout. Bien entendu, nous voulions aussi avoir le cœur net et nous débarrasser du sentiment désagréable de l'avoir, même involontairement, amené à cette conduite bizarre.

*Quand il se retourna, tout à fait par hasard et sans le moindre pressentiment, il aperçut les deux hommes qui couraient derrière lui. Il pensa que ses yeux, irrités par la lumière trop violente, le trompaient et faisaient de deux ombres mobiles des silhouettes humaines. Il se retourna de nouveau pour se débarrasser de cette pénible impression. Et il courut en regardant en arrière, jusqu'à ce qu'il fût bien convaincu que les deux hommes le suivaient en effet à une certaine distance.*

Nous n'osions pas lui crier de s'arrêter et d'être raisonnable, car nous savions que nos cris ne feraient qu'augmenter sa frayeur : avec l'inconséquence dont il venait de faire preuve, il aurait pu s'imaginer que nous le menacions ou que nous essayions de lui tendre un piège. Aussi le poursuivions-nous en silence, nous efforçant de réduire la distance d'un bon kilomètre qui nous séparait déjà de lui. A un moment donné, Iakov voulut renoncer. «Laissons tomber, dit-il, à quoi ça rime?» Mais je protestai : « Attends un peu, nous sommes plus rapides que lui, il faut tirer ça au clair ! »

*Il se demandait qui étaient ces gens. Leurs vêtements, leurs chapeaux, leurs fusils, leur matériel de pêche et leurs tentes indiquaient bien que c'étaient des chasseurs ou des excursionnistes, mais c'était trop simple et trop logique pour le satisfaire. Il voulait en savoir davantage. Quoi qu'ils aient pu penser de lui lors de cette brève rencontre, il voulait com-*

*prendre ce qu'ils ressentait maintenant, en courant obstinément à ses trousses. Mais il ne trouvait pas de réponse aux questions qu'il se posait ; presque à regret, il accéléra sa course. [...]*

Première édition en serbe : 1974.

© Editions de Fallois / L'Age d'Homme, 1988, p. 12-21.